

Littératures modernes de l'Europe néolatine

M. Carlo OSSOLA, professeur

Leopardi : pensée et poésie

Malgré le titre magnifique d'*opere* que mon libraire a cru devoir donner à son recueil, je n'ai jamais fait d'ouvrage, j'ai fait seulement des essais en comptant toujours préluder. (G. Leopardi, lettre à Charles Lebreton [Naples, juin 1836])

Prélude I. De l'humanité : héroïsme et égoïsme

« Une voix ou un son lointain, s'amenuisant, s'éloignant peu à peu, ou faisant écho en donnant une image d'immensité, etc., etc., est un plaisir suscité par le vague de l'idée, etc. Sont également des plaisirs le bruit du tonnerre, un coup de canon et autres choses semblables, entendus en pleine campagne, dans une grande vallée, etc., le chant des paysans, des oiseaux, le mugissement des bœufs, etc., dans les mêmes circonstances » (*Zibaldone*, 21 septembre 1827, § 4293¹). Poète des éloignements, des solitudes, des échos des origines, des "souvenances" — « Des soirées je passais un long temps / À contempler le ciel, en écoutant le cri / De la rainette invisible au fond des champs. / Et la luciole vaguait près des buissons » (*Les souvenances*²) —, Leopardi a retenu dans le mot les derniers échos de l'infini, de la mémoire de l'éternel, ici, au seuil de l'aube, et d'un présent qui efface tout dans ses souffrances diurnes : « Descend la lune : et le monde s'éteint ; / Disparaissent les ombres, et toute / Une obscurité noie le val et la cime ; / Reste aveugle la nuit, / Et chantant un air triste, / La dernière blancheur de la clarté fuyante / [...], / Le charretier salue du fond de son chemin » (*Le coucher de la lune*). Le Leopardi qu'attend le XXI^e siècle ne sera pas seulement celui du *Chant nocturne*, du « vagar mio breve » ou du silence "sur-humain" des « espaces / immenses » de *L'Infini* ; mais, voix de prophétie, de

1. G. Leopardi, *Zibaldone*, trad. franç. de B. Schefer, Paris, Allia, 2003.

2. Id., in *Chants. Canti*, trad. franç. de M. Orcel, Paris, Aubier, 1995 ; avec une légère modification.

songe et de grandeur de pensée, il s'élèvera sur la misère du présent et l'égoïsme avare des jours terrestres. Il notait du reste dans son *Zibaldone*, le 11 avril 1821 : « Aujourd'hui, la place de l'homme dans la société est semblable à celle d'une colonne d'air vis-à-vis des autres et de chacune en particulier. Si elle cède à la pression, par raréfaction de l'air ou pour une autre raison, les colonnes les plus éloignées font pression sur celles qui sont plus proches et celles-ci exercent à leur tour une pression plus ou moins forte de tous les côtés et se précipitent toutes alors pour occuper et remplir l'espace vide. Voilà ce qu'est l'homme dans une société égoïste. L'un presse l'autre, celui qui cède pour une raison ou pour une autre, par manque d'habileté, de force ou de vertu, ou encore parce qu'il laisse un *vide d'égoïsme*, peut être sûr qu'il sera aussitôt renversé par l'*égoïsme* de ceux qui l'entourent : il se retrouve compressé comme une machine pneumatique que l'on aurait sans précautions vidée de son air. »³

Face à « notre égoïsme » se tient « leur héroïsme »⁴, celui des anciens, mémorable, mais qui n'est pas une consolation pour le présent ; dans deux célèbres lettres à Giulio Perticari (du 30 mars et du 9 avril 1821), ce *vide* se précise dans tous ses contours : même celui qui désire ne pas céder au « vide d'égoïsme » devra néanmoins se résigner face au « vide de sens », qui rend vain de se « réfugier dans la sagesse ». Des deux autoportraits tracés dans ces deux lettres, la critique a plus volontiers rappelé le premier, à la fois romantique et proche d'Alfieri : « je me suis furieusement adonné aux études, dans lesquelles j'ai consumé la meilleure partie de la vie humaine. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que jusqu'à maintenant je n'ai récolté, comme fruit de ces études, que la douleur. La faiblesse de mon corps, la profonde et continuelle mélancolie de mon âme, le mépris et les railleries de tous mes concitoyens, et pour finir le seul réconfort qui me reste, je veux dire l'imagination et les facultés du cœur, elles aussi plus ou moins disparues avec la vigueur physique et l'espoir de tout bonheur, sont les seules récompenses [*questi sono i premi*] que m'aient apportées mes malencontreux efforts » (clausule qui reparaitra, des années plus tard, tel le sceau universel de la vie humaine, dans *Le calme après l'orage* : « Ô affable nature, / Ce sont là tes présents [*Son questi i doni tuoi*], / Tels sont donc les plaisirs / Que tu offres aux mortels. Sortir de peine / Est plaisir parmi nous »). Mais le second, celui du 9 avril, est beaucoup plus radical, et, semblable à la plainte de *Job* ou de *Qohélet*, il parvient à la « vanité de la sagesse », à la vanité des vanités : « Vous m'incitez affectueusement à ne point me laisser vaincre par la tristesse, et à me réfugier dans la sagesse. [...] Tous les biens de ce monde sont des illusions. Mais enlevez toutes ces illusions, et que nous reste-t-il de bon ? où nous réfugier ? qu'est-ce que la sagesse ? que nous enseigne-t-elle

3. Id., *Zibaldone*, § 930. Cette même image des « colonnes d'air », de cet « état d'égoïsme », de cet « équilibre produit par une vertu destructrice, c'est-à-dire la haine, l'envie, la rivalité mutuelle de chaque homme contre tous et contre chacun », sera reprise et réécrite par Leopardi, presque en les mêmes termes, le 10 mai 1822, § 2437-2441.

4. *Ibid.*, 21 janvier 1821, § 538.

d'autre que notre malheur ? [...] Fut un temps où j'avais confiance en la vertu, et méprisais le destin : maintenant, après un long combat, je suis vaincu, terrassé, parce que j'en suis arrivé au point où, si beaucoup de sages ont compris la tristesse et la vanité des choses, moi, comme bien d'autres, j'ai compris la tristesse et la vanité de la sagesse. » Ni sagesse personnelle ni bien collectif ne résistent au "mal de vivre" : Leopardi ne fut pas attiré par les mythes du progrès universel, mais par la certitude du malheur individuel, de toute âme, de tout homme : « je crois, et même je vois, que les individus sont malheureux sous toutes les formes de gouvernement : à cause de la nature qui a fait les hommes pour le malheur ; et je ris du bonheur des *masses*, parce que mon petit cerveau ne conçoit pas une *masse* heureuse, composée d'individus malheureux »⁵.

La brève, mais noble et haute saison du Leopardi participant du Risorgimento, s'était du reste terminée à l'époque des chants *À l'Italie* (1818), *Sur le monument de Dante qu'on préparait à Florence* (1818) et *À Angelo Mai, quand il eut retrouvé le De Republica de Cicéron* (1820), un Leopardi attentif à figurer le « haut sujet » en des termes immédiatement proches du Manzoni du *Cinque maggio* — jusqu'à les réécrire aussitôt (« Chi pingerà l'attonito sembante ? / Chi degli occhi il baleno ? » ; « Qui peindra votre visage étonné / Et l'éclair de vos yeux ? »). Une fois abandonnée toute illusion sur une fonction citoyenne de la poésie récompensée par la gloire (« manque jusqu'à l'espoir de gloire, ultime illusion de l'érudit »), ne reste que la solitude, monodie nocturne du poète : « les accents de l'homme malheureux ressemblent au cri monotone des oiseaux de nuit » ; et bientôt la seule habitude "pensive" du *Passereau solitaire* : « Toi, pensif, à l'écart, tu contemples : / Point de vols, point d'amis ». Ainsi que l'a finement observé Walter Binni⁶, cette période se clôt avec « l'apparition d'une époque de vérité désespérée » dont témoigne le *Brutus* (1821) : « Le destin tout-puissant et la dure / Nécessité accablent / Les faibles serfs de la mort ». Pourtant Leopardi restera toujours fidèle à cette vérité — « Est-il moins dur le mal / Qui n'a pas de remède ? Ne sent-il pas la douleur, / Qui n'a pas d'espérance ? » —, ainsi qu'il tiendra à le répéter dans une lettre à Louis de Sinner du 24 mai 1832, où, dans un passage écrit directement en français (peut-être pour en favoriser une divulgation presque "testamentaire"), il note encore : « Mes sentiments envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans *Bruto minore* » ; et ce sont les sentiments de celui que ses recherches ont conduit à « une philosophie désespérante » qu'il n'a pas hésité à « embrasser tout entière ». C'est pourquoi il demandait que ce legs sans espoir soit entendu comme un choix, et non comme la conséquence d'une biographie de souffrances : « Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes

5. Id., lettre à Fanny Targioni Tozzetti, Rome, le 5 décembre 1831 ; in *Correspondance*, trad. franç. de Monique Baccelli, Paris, Allia, à paraître en 2007 ; je remercie vivement la traductrice et l'éditeur, Gérard Berréby, pour leur généreuse collaboration.

6. *Lezioni leopardiane*, Florence, La Nuova Italia, 1994.

lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies. »⁷

Haute reste donc sa blessure, comme le soleil sur la méridienne, et aiguisée sa méditation, dont Andrea Zanzotto a donné la mesure *face à face* avec l'absolu : « L'esprit de Leopardi est à son tour un soleil, consumant les ombres qui tendent à naître en lui et il accepte sans effarement la ronde des ombres alentour ; même dans la torture quotidienne, il demeure sous le signe de l'*impavidum ferient*. »⁸

« Ronde » infinie des mondes, dans le tourbillonnement d'atomes que le fragment *De la fin du monde* exposera dans la seule Apocalypse que connaisse notre littérature, après celles de Lucrèce et de saint Jean : « Ce disque, sous l'effet de la rotation, s'amincira encore et se dilatera au point que toute la matière se concentrera sur les bords et qu'il se perforera enfin en son centre. Le vide ainsi créé se dilatant à son tour, la Terre prendra d'abord l'aspect d'un anneau, puis finira par se désintégrer. Ses fragments quitteront l'actuelle orbite terrestre, perdront leur mouvement circulaire et se précipiteront vers le soleil ou quelque autre planète. »⁹ Leopardi est le premier — avec Charles Fourier — à introduire parmi les tâches de la philosophie non plus seulement la téléologie, l'étude des fins dernières, mais encore celle de la fin ultime de l'univers ; il dégage la pensée — comme l'a observé Italo Calvino — de l'obligation d'une finalité constructrice pour la laisser à la pure contemplation de l'extrême : « Et comme nous savons que le soleil roule aussi sur son axe, et qu'il doit en être de même pour les étoiles, il s'ensuit nécessairement qu'avec le temps tous ces astres doivent aussi disparaître et leur feu se disperser dans l'espace. » Dans l'histoire de l'écriture littéraire italienne, Leopardi ouvre ainsi la pensée — bien plus que Giordano Bruno — à l'"infigurable", libérant et pensée et poésie de l'obligation du "certain", soustrayant l'infini à nos prétentions de le figurer et nous libérant — dans l'infini libéré — de notre "conjecture" : « Une fois disparues les planètes, la Terre, le Soleil et les étoiles, mais non pas leur matière, naîtront de nouvelles créatures, de nouveaux genres et de nouvelles espèces ; et des forces éternelles de la matière prendra forme un nouveau monde, régi par de nouvelles lois. Mais sur leur nature, comme sur celle des mondes innombrables qui furent et qui seront, nous ne pouvons pas même émettre de conjecture » (*De la fin du monde*). Et de même que Pascal, il nous livre — vertige d'espaces et de mystère (et pour que notre dignité ne soit pas absorbée par une limite) — à « Ces sans fin toujours plus éloignés / Nœuds ou presque d'étoiles, / Qui nous paraissent une brume... » (*Le genêt*).

7. En français dans le texte original.

8. A. Zanzotto, *Face à face*, in *Essais critiques*, trad. franç. de Ph. Di Meo, Paris Corti, 2006, p. 71.

9. In G. Leopardi, *Petites Œuvres morales*, trad. franç. de J. Gayraud, Paris, Allia, 1992.

Prélude II. De la poésie : « hardi, et inusité, et indéfini »

« Cette tête guillotinée vit sa dissociation du corps, et pourtant presque en communiquant avec lui » : l'image d'Andrea Zanzotto montre bien, en le tendant à l'extrême, le destin du Leopardi de l'histoire culturelle italienne ; un destin partagé de penseur matérialiste et à la fois de poète du "numineux", méditant sur les solitudes terrestres non moins que sidérales ; de critique sévère de la « bauge de la superstition, de l'ignorance et des vices » de la religion non moins que des "mœurs des Italiens" et en même temps d'investigateur du néant, allant jusqu'à l'abîme de négation des dernières *Pensées*. Reparcourir l'histoire de la critique léopardienne au XX^e siècle, c'est, avant tout, observer le renouvellement du débat visant à savoir où ancrer la "vérité de la poésie", c'est-à-dire dans la *pensée* ou dans le *style* ; et, rare en cela parmi les poètes italiens, Leopardi sert à la cause des deux positions, par son acuité de philologue, par l'engagement théorique de ses *Petites Œuvres morales* et de ses *Pensées* et par la richesse auto-exégétique de ses *Argomenti e abbozzi di poesia* (sujets et ébauches de poèmes). Choisir aujourd'hui entre les deux camps serait inutile, et il paraît plus sage d'accepter l'hendiadys proposé par Cesare Galimberti dans son bel essai : *Leopardi, meditazione e canto*¹⁰. Assurément, pour cette littérature italienne qui n'a ni Montaigne, ni Pascal, ni Rousseau, ni Chateaubriand, ni Sainte-Beuve, les *Petites Œuvres morales* sont parmi les rares documents d'une "invention méditée", telle qu'on la trouve seulement dans certains *Dialogues* de Giordano Bruno (et du Tasse), ou, avant, dans le *Secretum* de Pétrarque. Dans ce recueil, la *force* de la connaissance réside précisément dans ce paradoxe : que la science, en progressant, travaille à son propre oubli et collabore donc, par une autre voie, à la *négation du présent*, l'un des pivots de la pensée léopardienne, non seulement comme éloge de l'antiquité et de l'âge classique, mais aussi et surtout comme inanité de l'"aujourd'hui". « Qui lit encore les œuvres de Galilée ? », note Leopardi au chapitre XI de *Parini ou de la gloire*, concluant en ces termes : « En vérité la puissance intellectuelle, les talents et les efforts mêmes que les philosophes et les savants consacrent à la conquête de la gloire sont cause avec le temps que cette gloire s'amenuise ou s'éteint. En effet, des progrès que chacun d'eux fait faire à son domaine et dont il tire sa réputation, naissent d'autres progrès qui font tomber peu à peu dans l'oubli son nom et ses écrits. » Tout mène à la mort, notre seule expérience *éternelle* : « Seule éternelle au monde, vers quoi tourne / Toute chose créée, / Ô Mort, en toi repose / Notre nature nue » (*Chœur des morts dans le cabinet de Frédéric Ruysch*).

Sur ce désert d'« âges lents et vides », hésitante, par « expressions incertaines », naît, « confuse souvenance » la voix de poésie. Commentant lui-même les vers 68-70 du *Dernier chant de Sappho* (« Voilà, de tant / De palmes espérées, d'erreurs aimées, / Me reste le Tartare... »), Leopardi écrit : « Et de telles expres-

10. C. Galimberti, *Leopardi, meditazione e canto*, in G. Leopardi, *Poesie e prose*, par R. Damiani et M.A. Rigoni, Milan, Mondadori, 1987, vol. I, p. XI-LXXIX.

sions incertaines, et de plus incertaines encore, abondent dans la poésie latine, chez Virgile, Horace, qui sont les plus parfaits [...]. Et le caractère incertain, et lointain, et hardi, et inusité, et indéfini, et inattendu de cette phrase lui confère ce *vague* qui sera toujours tenu en la plus haute estime par quiconque connaît la véritable nature de la poésie. »¹¹ Plusieurs fois il reviendra sur ce même principe dans le *Zibaldone* : « toutes les qualités poétiques [...], et la langue poétique elle-même, consistent avant tout, comme on peut le remarquer, en une manière de s'exprimer indéfinie » (12 octobre 1821 ; § 1900). Et ce processus, lié au caractère *vague* de la langue, est possible et légitime parce que fondé, *in primis*, sur le *vide* du monde, sur une réalité qui est solitude et désert, où il n'est nulle chose qui résiste et se présente sous une forme précise, sûre. Une note, qui unit philosophie et poétique léopardiennes, le rappellera, une pensée, antérieure de quelques mois, confiée encore une fois au *Zibaldone* : « Tous nos désirs, tous nos espoirs, même s'ils touchent à des biens ou des plaisirs déterminés et déjà éprouvés auparavant, ne sont jamais absolument clairs, distincts et précis, mais comportent toujours une idée confuse, se réfèrent toujours à un objet confusément conçu. C'est pour cette unique raison que l'espérance vaut mieux que le plaisir : elle contient cette part d'indéfini que la réalité ne peut contenir » (6 mai 1821 ; § 1017).

Ainsi, voilà la poésie de l'*Infini* : la « tanta parte / dell'ultimo orizzonte », les « interminati / Spazi » (« espaces / Immensurables »), « Così tra questa / Immensità » (« Ainsi par cette / Immensité ») ; *signaux de l'infini*, comme l'a écrit Luigi Blasucci, tous dilatés dans l'indéfini de l'*enjambement*, dans le vide de la pause silencieuse de fin de vers, dans le blanc prélude de l'écoute. Mais, dans cet enjambement des déictiques, suspendus dans l'indéterminé — « *Quella loggia colà, volta agli estremi / Raggi del dì* » (*Le ricordanze* ; « Là, ce balcon tourné vers les extrêmes / Rayons du jour » ; *Les souvenirs*) —, s'accroît aussi l'*éloignement* de ce qui est dit présent — « Questo è quel mondo ? » (« C'est donc cela, le monde ? » ; À *Silvia*) —, comme le fera observer Ungaretti : « ce qui est présent est imperceptiblement passé dans l'espace infini de l'absence, dans la mer où les poètes font si souvent naufrage : le *questo* — et même le *questo* de la *haie* — est devenu *quello* »¹². C'est la leçon qu'il avait déjà laissé vibrer, à la suite de Leopardi, dans sa propre poésie, dès le *Porto sepolto* de 1916 : « Di questa poesia / mi resta / *quel nulla* / d'inesauribile segreto »¹³.

La nouveauté et la modernité de la poésie de Leopardi, sa présence, vive encore aujourd'hui, tient précisément à ce qu'il a ouvert l'espace poétique à l'*infini du désir*, qui, à travers la *négation*, confirme l'insuffisance de tout objet

11. G. Leopardi, *Premessa all'« Ultimo canto di Saffo »* — « Postilla ai versi 68-70 » [Autografi napoletani, 1822] ; voir *Poesie e prose*, cit., vol. I, p. 681-682 et 1096.

12. G. Ungaretti, *Secondo discorso su Leopardi*, 1950 ; voir maintenant *Saggi e interventi*, par M. Diacono et L. Rebay, Milan, Mondadori, 1974, p. 451-496 ; citation p. 492.

13. Id., *Le port enseveli* : « De cette poésie / il ne me reste / que ce rien / d'inépuisable secret ».

ou apparence, pour laisser intacts — dans l'esprit et dans la mémoire — « Tendres élans, images, / Émois, béate erreur » (*Le renouveau*) ; et isoler ainsi, entièrement pur et intègre, le *posare* (l'abandon) du créé, comme dans sa plus classique des réécritures de Pétrarque, le premier vers de la *Sera del dì di festa* : « Dolce e chiara è la notte *e senza vento* » (« Tendre et claire est la nuit, sans un souffle » ; *Le soir du jour de fête*), brise suspendue en un impalpable prélude (cf. ici l'exergue) ; comme si les *Canti* n'avaient été eux-mêmes que l'allusion infinie et l'écho retenu d'un congé : « La dernière blancheur de la clarté fuyante » (*Le coucher de la lune*) ; « Un chant qu'on entendait par les chemins / Mourir en se perdant peu à peu » (*Le soir du jour de fête*) ; un *verlöschend* retenu et sans fin.

***Prélude III. De l'âme, « transie et frissonnante »*¹⁴**

Dès le *Brutus*, il s'insinue dans la contemplation léopardienne du néant un germe plus pénible et plus douloureux que la *vanitas* elle-même : « nous sommes / La part vile des choses » ; le malheur de l'homme est plus misérable que la finitude mortelle de la création, car il lui est imputé — par les mœurs, par les religions, ou en dernier lieu par la conscience même qu'il a de son abjection — en tant que faute. En témoigne une longue méditation du *Zibaldone*, du 3 septembre 1823, dans laquelle Leopardi rappelle l'aventure sémantique de « *sciagurato, disgraziato, misero, miserabile, [...] tapino* » : « Un homme habitué à *échouer* dans ses entreprises était inévitablement l'objet de la colère des dieux. Une maladie, un naufrage, et autres malheurs semblables provenant directement de la nature étaient des signes plus que certains de la haine divine. On fuyait donc le malheureux comme un coupable ; on lui refusait tout secours et toute compassion, craignant par là de se rendre complice de la faute et de prendre part au châtement. [...] Les amis et la femme de Job le considérèrent comme un scélérat en le voyant accablé par tant de malheurs » (§ 3342-3343). L'homme est plus abject, « *per avvilito e disprezzo* », que les choses elles-mêmes : l'« histoire d'une âme » — telle que voulut la définir Leopardi — est le cheminement, jusqu'au *Genêt* et aux *Pensées*, de cette *kenosis* personnelle et universelle, ainsi qu'il l'esquisse dans une lettre de mars 1829 à Pietro Colletta : « — Suit la liste de mes châteaux en Espagne. *Histoire d'une âme*. Roman, qui comporterait peu d'aventures extrinsèques, lesquelles seraient des plus ordinaires, mais retracerait les vicissitudes intérieures d'une âme née noble et tendre, de ses premiers souvenirs à sa mort. *Caractères moraux. Paradoxes.* »¹⁵ La « liste » que

14. « Mon cher ami, toi la seule personne que je voie dans ce formidable désert qu'est le monde, je me sens déjà mort [...]. Donc ne t'inquiète plus pour moi, car où manque l'espérance il ne reste plus de place pour l'inquiétude, mais aime-moi plutôt tranquillement, comme si je n'étais destiné à rien, et même certain d'avoir déjà vécu. Et moi je t'aimerai avec toute la chaleur qui demeure en mon âme transie et frissonnante » (G. Leopardi, lettre à Pietro Giordani, Recanati, le 17 octobre 1819).

15. *Correspondance*, cit. ; voir ici la note 5.

le poète désirait laisser de soi constituait une parabole qui, partant de l'« histoire d'une âme », à travers le "portrait moral" des « caractères » — selon la leçon des moralistes français du siècle précédent —, culminait dans les « *paradoxes* ». C'est une trace qui réapparaîtra dans le dernier Leopardi, dans ces *Pensées* où souvent la méditation est introduite par un recours au paradoxe (« Cela semble un paradoxe, alors qu'en fait on tient là une vérité d'expérience », XCVII¹⁶) ; lorsqu'au sien il voudra associer le plus grand paradoxe de l'histoire humaine, le renversement radical des valeurs du monde, la seule légitimation de l'abjection que l'histoire nous ait offerte : « Jésus-Christ, le premier, a désigné clairement aux hommes le laudateur et le maître de toutes les fausses vertus, le détracteur et le persécuteur de toutes les vraies, [...] le contempteur de tout sentiment élevé, du moment qu'il ne paraît pas feint, de toute affection tendre, sitôt qu'elle semble profonde. Cet esclave des forts, ce tyran des faibles, cet ennemi des malheureux, il l'a nommé *le monde*, et c'est le nom qui lui est resté jusqu'ici dans toutes les langues modernes. » « Cette idée générale, qui est si vraie », ajoutait Leopardi, concerne « l'homme que nous appelons civilisé » (LXXXIV) ; au-dessous de lui, dans l'abjection et dans la lave, son « innocente tête » inclinée, le genêt — figure "non réfractaire" — plie et plane « sur la triste lande, / Dans le très pur azur » (*Le genêt*).

1. *Une vie écrite, une vie rêvée*

Combien de fois Leopardi (Recanati, 29 juin 1798 — Naples, 14 juin 1837) n'a-t-il pas réécrit sa vie ! Se représentant le chemin parcouru, repensant — au fil de ses projets d'ouvrages — celui à venir, créant des mondes, laissant des fragments, et mourant à trente-neuf ans, comme Pascal (1623-1662), comme lui assoiffé d'infini.

Souvent, il a accusé de son malheur les études, qui pourtant constituaient toute sa journée :

[...] à l'âge de vingt-deux ans, quand la jeunesse devrait commencer, pour moi, elle est déjà terminée et passée. Étant donné que, à force d'obstination et d'application inconsidérée, j'ai ruiné ma complexion en pleine croissance, affaibli ma santé, et vu survenir la vieillesse au moment où j'aurais dû recueillir, grâce à ma jeunesse, le fruit de mes efforts passés. [...] J'ai toujours vécu dans une obscure petite ville, je n'ai ni relations, ni amitiés, ni appuis d'aucune sorte. Si bien qu'après avoir perdu tout autre avantage de la vie, je me vois réduit à perdre aussi, entièrement, cet ultime fruit des études qu'est la conversation des hommes d'esprit, et ce peu de réputation que tout individu insignifiant pense et désire acquérir. Mais celui qui vit enterré dans une ville comme la mienne ne peut jamais espérer devenir, je ne dis pas célèbre, mais même connu en quelque point de la terre. Toutes les fatigues, toutes les douleurs, toutes les pertes que j'ai endurées ne me servent à rien. Ici je suis méprisé, piétiné par tout le monde, tous les espoirs de

16. Id., *Pensées*, éd. établie par C. Galimberti, trad. franç. de J. Gayraud, Paris, Allia, 1992 et 1994.

mon enfance se sont évanouis, et je regrette quasiment le temps que j'ai consacré aux études, en me voyant confondu avec l'infâme lie des fainéants et des ignorants.¹⁷

Le même jour — le 30 mars 1821 —, il composait de minimales variations sur le même thème dans une autre lettre, adressée au Comte Giulio Perticari :

Le destin m'a condamné à n'avoir point de jeunesse, puisque de l'enfance je suis passé d'un seul coup à la vieillesse, et même à la décrépitude de l'âme et du corps. Depuis que je suis né, je n'ai jamais éprouvé le moindre plaisir ; un peu d'espoir pendant quelques années, mais même plus cela depuis bien longtemps. Et ma vie intérieure et extérieure est telle que, même en rêve, elle glacerait n'importe qui d'effroi.¹⁸

Le modèle hérité d'Alfieri d'une vie d'études "obstinées", poursuivies « furieusement » depuis l'enfance, se conjugue ici avec le mythe romantique, goethéen et foscolien, des "*souffrances du jeune Werther*". Mais le personnage qui écrit n'adhère pas pleinement à celui qui est narré ; il existe une sorte de distance lucide et amère dans le fait de se contempler, de voir ce corps et cette tête souffrir, comme si écriture et vie ne pouvaient plus — et c'est là, déjà, la première nouveauté chez Leopardi, par rapport à ses contemporains — aller ensemble. Voici comment, peu après, l'écrivain décrit ce personnage dans une autre lettre :

Moi, pendant très longtemps, j'ai été contraint de regretter d'avoir un cerveau dans le crâne, parce qu'il ne pouvait penser la moindre chose, pendant le plus bref instant, sans contraction et douleur des nerfs. Mais comme on ne vit qu'en pensant, je déplorais que, étant obligé d'exister, je ne sois pas plante ou pierre ou tout autre chose qui n'a point comme compagnon d'existence la pensée. Sans parler de mes yeux qui m'avaient rendu semblable aux hiboux, haïssant et fuyant le jour.¹⁹

Ce serait toutefois une erreur de penser Leopardi à travers le *cliché* d'un personnage de théâtre tragi-comique ; sa façon d'affronter la vie reste toujours dantesque, relevant du registre *héroïque*, et jamais *pathétique*. Il suffit de lire sa double représentation de soi, dans une lettre de juin 1821, où l'héroïque passage des "cendres jetées au vent" de la première partie s'associe au souvenir grotesque et rugueux des damnés de Dante, à cette quatrième fosse où les hommes, le cou tordu en arrière, baignent de larmes amères — « Ci règne la pitié quand bien est morte » — leurs reins et leur derrière :

Moi, ici, je suis raillé, couvert de crachats²⁰, traité à coups de pied par tout le monde, passant toute ma vie dans une chambre, et je frémis rien que d'y penser. Malgré cela j'essaye de rire, et j'y arrive. Et personne ne triomphera de moi tant qu'on ne dispersera pas mes cendres dans la campagne et que l'on ne s'amusera pas à les jeter en l'air. [...] Aime-moi, cher Brighenti, et rions ensemble dans le dos des imbéciles qui possèdent le globe terrestre. Le monde est fait à l'envers, comme ces damnés de Dante qui avaient

17. G. Leopardi, lettre à Angelo Mai, Recanati, le 30 mars 1821. À Angelo Mai, « Italo arditto » (Schilpario, Bergame, 1782 — Castelgandolfo, 1854), jésuite, philologue, bibliothécaire de l'Ambrosienne, à Milan, puis Préfet de la Vaticane, et cardinal à partir de 1838, Leopardi venait à peine de consacrer l'un de ses chants (*À Angelo Mai, quand il eut retrouvé le De Republica de Cicéron*, composé en janvier-février 1820).

18. Id., lettre à Giulio Perticari, Recanati, le 30 mars 1821.

19. Id., lettre à Pietro Giordani, Recanati, le 13 juillet 1821.

20. Comparaison évidente avec le *Christus patiens*, le Christ souffrant de la semaine sainte.

le cul devant et la poitrine derrière, et dont les larmes tombaient dans la fente [*per lo fesso*²¹]. Et il serait bien plus ridicule de vouloir le redresser que de se contenter de rester là à le regarder, et à le siffler. Ton Leopardi.²²

Et à chaque époque de sa vie et de ses compositions, Leopardi établit de nouveaux profils de lui-même, autoportraits envisagés en quelque sorte de divers angles, inquiets et partiels, ironiques et palpitants, et qui à eux seuls pourraient former une autobiographie, tracée par touches et esquisses, comme les autoportraits de Rembrandt.

Lentement, au fil des ans et de l'affaiblissement de sa santé, ces projets deviennent « une maison suspendue dans l'air accrochée par des cordes à une étoile »²³, et, un peu plus tard, des « châteaux en Espagne », comme il l'écrit dans sa lettre à Pietro Colletta, de mars 1829, ajoutant : « de tant de projets, selon toute vraisemblance, je ne ferai rien ».

[...]

Leopardi vivra ses derniers mois dans la conscience toujours plus aiguë de ne pas avoir pu accomplir tout ce qu'il avait projeté, ainsi qu'il l'écrit à Charles Lebreton²⁴, à propos de l'édition de ses *Canti* et de ses *Operette morali* (Naples, Starita, 1835 et 1836). Les dernières lettres qu'il envoie à sa famille, alors qu'à Naples sévit déjà « la peste, appelée choléra par la courtoisie du siècle »²⁵, semblent désormais un congé de soi, des affections, du monde, et la toute dernière adressée à son père, un véritable testament : « Avec l'âge, mes souffrances physiques quotidiennes et incurables sont arrivées à un tel point qu'elles ne peuvent plus s'accroître : j'espère qu'ayant enfin vaincu la petite résistance que leur oppose mon corps moribond, elles me conduiront au repos éternel que j'invoque ardemment chaque jour, non par héroïsme, mais à cause des souffrances que j'endure. »²⁶ Giacomo Leopardi mourra quelques jours plus tard, le 6 juin 1837 : « Or poserai per sempre, / Stanco mio cor » (*A se stesso*).

2. *Les Canti*

« À la lecture d'un passage de vraie poésie contemporaine, en vers ou en prose — mais l'impression que donnent les vers est plus forte —, on peut dire, avec peut-être plus de pertinence, même en ces temps si prosaïques, ce que

21. Cf. Dante, *Inferno*, XX, 10-20 ; trad. franç. de A. Pézard, *Enfer*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1965 : « Quand mes regards long de leur corps glissèrent, / je les trouvai merveilleusement tors / entre le haut du coffre et le menton : / la face était vers les reins trestournée ; / il leur fallait jamber à reculons, / car la vue en avant leur est emblée. / [...] / ...pense en toi-même / par quel effort j'eusse gardé l'œil sec, / lorsque je vis de près notre figure / troussée à tel effort, que l'eau des yeux / aux fesses ruisselait parmi la raie [*per lo fesso*]. » Leopardi accentue le clair-obscur dantesque et en fait disparaître la douloureuse compassion envers l'*image* de l'homme ainsi défaite.

22. G. Leopardi, lettre à Pietro Brighenti, Recanati, le 22 juin 1821.

23. Id., *Zibaldone*, 1^{er} octobre 1820, § 256.

24. Cf. *supra*, exergue.

25. Id., lettre à Monaldo Leopardi, Naples, le 11 décembre 1836.

26. Id., lettre à Monaldo Leopardi, Naples, le 27 mai 1837.

Sterne disait du sourire : il ajoute un fil à la brève trame de notre vie. »²⁷ Aucune autre image n'est plus apte que celle-là à nous introduire dans le profond silence, dans le « très haut calme » (*La vie solitaire*) des *Canti*. Fil tenu qui effleure à peine « cet univers mystérieux » (*Épître au comte Carlo Pepoli*), la poésie de Leopardi — tel l'ultime regard de Marino sur la chambre qui lui fut chère — n'est pas « un miroir du monde, mais une chose de plus intégrée au monde »²⁸. Elle n'y prend pas demeure, elle est une parole libérée des usages, du temps, de l'histoire : elle « transparait » dans la ténèbre humaine (comme « rare / Transparaît [...] la lampe nocturne » du *Soir du jour de fête*) ; transparence d'éternité : « Et âme, parmi les hommes, / Légère, voles-tu ? » (*À sa dame*) ; écho d'infini : « Vient la brise portant le son du temps » (*Les souvenirs*). Qui n'a pas à l'esprit le souffle divin, l'*aura tenuis* de l'Horeb²⁹, ne peut entendre le frémissement d'autres mondes qui vibre dans cette stupeur à peine susurrée : « Que fait l'air infini, l'infini / Ciel profond ? Que veut dire l'immense / Solitude, et moi, qui suis-je ? » (*Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*).

Leopardi rappelle lui-même ce passage, si proche de sa poésie, dans une ébauche en prose de l'*Hymne aux patriarches ou des origines du genre humain* : « C'était l'esprit de Dieu dans le vent, et dans le feu, etc. V[oir] ce que disent les Écritures d'une apparition de Dieu à Élie *in spiritu aerae lenis* : et celle à Moïse dans le buisson ardent, sans se consumer. Nos pères l'entendaient comme s'il se promenait au crépuscule, etc. (*Genèse*). Et il leur parlait : et sa voix sortait des rochers, et des torrents, etc. Les nuages, les brumes, les plantes étaient habités par les Anges, qui par intermittences se manifestaient aux yeux humains. [...] Mais lorsque s'accrurent les fautes et les malheurs des hommes, la voix vivante de Dieu se tut, et son visage se cacha à nos regards, et la terre cessa d'entendre ses pas immortels, et sa conversation avec les hommes prit fin. »³⁰

Regard de l'homme face à l'origine, face à l'infini, au cœur du désert présent, telle est la parole léopardienne, nourrie de mémoire biblique et d'échos classiques³¹ : « La Bible et Homère sont deux grandes sources d'inspiration, dit

27. Id., *Zibaldone*, 1^{er} février 1829, § 4450.

28. J.L. Borges, *La rosa amarilla*, in *El Hacedor*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1960 ; trad. franç. de J.-P. Bernès, R. Caillois et N. Ibarra, *Une Rose jaune*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1993, t. 2, p. 17-18.

29. « Et voici que Yahvé passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre ; et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu ; et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Élie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau » (*Premier livre des Rois*, XIX, 11-13).

30. Cette ébauche, contemporaine de l'*Hymne aux patriarches*, remonte à l'année 1822. Sur le « caractère poétique » de la langue hébraïque, Leopardi revient du reste avec insistance en plusieurs points du *Zibaldone* ; voir, plus particulièrement, sa longue note du 1^{er} octobre 1823, § 3564-3568. Et au paragraphe 3543, « Dimanche 28 septembre 1823 », il souligne également « la force [poétique] extraordinaire qui se manifeste dans les Psaumes, les cantiques, le Cantique des Cantiques, les Prophètes ».

31. Il suffirait de rappeler, sur le thème ici évoqué, « le anime dell'aria » que Leopardi tire de Lucrèce : « Aurarum leves animae » (*Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, XIV : « Del vento e del tremuoto »).

Alfieri dans *Ma vie*. Dante l'est également, pour ce qui est des Italiens, etc. Car il s'agit des livres les plus anciens et par conséquent les plus proches de la nature, unique source de beauté, de grandeur, de vie et de variété. »³² Cette origine disparaît à mesure que la civilisation avance. Si l'on compare l'*Hymne aux patriarches* à son "idée en prose", il apparaît que le poème s'achève sur l'évocation de l'« heureuse [...] race » qui naît « dans les vastes forêts de Californie », là où la prose imaginait encore deux tableaux, le premier consacré à la vanité civilisatrice (« Les Missionnaires sont présentement très occupés à civiliser la Californie. Ils n'y réussissent pas depuis longtemps »), le second au dernier des patriarches : « On pourra très bien conclure avec cette digression. Voulant poursuivre, on pourra parler de Joseph, de ses aventures, etc. Dernier des patriarches né berger, il s'introduit finalement dans les Cours. La vie pastorale finit et commence la vie courtisane et citadine : naît la soif de l'or, l'ambition effrénée et injuste, etc., etc., et à partir de là l'histoire de l'homme est une série de crimes et de malheurs *mérités*. »

La poésie de Leopardi est celle du dernier « berger errant », fils de la Genèse, immergé dans l'origine, dans une nature encore "numineuse"³³, dans une vision du divin "à ciel ouvert", héritier des Patriarches et de Kant : « Le spectacle d'un ciel étoilé frappe tout homme réfléchi. Peut-être aura-t-il surpris les premiers hommes et les aura-t-il plongés dans une douce extase. [...] Bien vite, l'émerveillement cessa, et il laissa place à la curiosité, à la mère du savoir et des erreurs. »³⁴ La cité et la cure et la cour, la part de Caïn³⁵ ; la nature sans limites et l'« arcane » des temps et des mondes, la part de poésie : « Or, la nature, en tant que nature, est essentiellement poétique »³⁶ ; « chaque arcane est une source d'illusions, et un effet merveilleux en fait imaginer mille autres beaucoup plus surprenants »³⁷. Ainsi sa poésie :

... E che pensieri immensi,	... Et quels pensers immenses,
Che dolci sogni mi spirò la vista	Quels doux songes m'inspira la vision
Di <i>quel</i> lontano mar, <i>quei</i> monti azzurri,	De la lointaine mer, des cimes bleues
Che <i>di qua</i> scopro, e che varcare un giorno	Que d'ici j'aperçois et que franchir un jour
Io mi pensava, <i>arcani mondi, arcana</i>	J'imaginai, arcanes mondes, bonheur
<i>Felicità</i> fingendo al viver mio !	Caché que je formais à mes jours ³⁸ .

32. Id., *Zibaldone*, 11 mai 1821, § 1028.

33. Selon la formule de Giovanni Getto, qui remonte à la conscience classique du divin : *numen semper adest, Omnia Jovis plena*.

34. G. Leopardi, *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, X : « Degli astri ».

35. « Selon l'Écriture, le premier fondateur des cités, autrement dit de la société, fut aussi le premier réprouvé : Caïn, après avoir commis la faute, connu le désespoir et la damnation. [...] Et de même que le premier réprouvé fut le premier fondateur de la société, le premier qui la combattit et la maudit sans appel, ce fut le rédempteur de la faute, à savoir Jésus-Christ » (Id., *Zibaldone*, 29 juillet 1820, § 191 ; cf. également *ibid.*, § 112).

36. *Ibid.*, 4 octobre 1821, § 1842.

37. Id., *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, IV : « Della magia ».

38. Id., *Le ricordanze*, Recanati, août-septembre 1829 ; je souligne (trad. franç., *Les souvenirs*, in *Chants. Canti*, cit.).

« Di qua » et « quel lontano » : comme dans l'*Infinito* (« ... io quello / *Infinito* silenzio a questa voce / Vo comparando : e mi sovvien l'eterno... » ; « ... cet / *Infini* silence-là et cette voix, / Je les compare : et l'éternel, il me souvient... »), le *qui* (« ici ») s'éloigne, se perd dans l'infini ; mais en écrivant toujours « di qua » (« d'ici ») : « Qui ne sait circonscrire, ne peut produire. »³⁹ « Sempre caro mi fu *quest'ermo* colle » (« Toujours tendre me fut ce solitaire mont »), proximité dans l'espace et *éloignement* dans le temps : la *remembrance* se recompose là où l'horizon du familier, de l'habituel, du quotidien peut s'unir au souvenir de ce qui fut, dans l'enfance, dans l'origine des temps. Une grande part de la poésie de Leopardi naît de cette union, de ce déictique, de l'*infini* et de l'*ici*, des siècles et de Recanati : « Il en va toujours ainsi dans le temps présent : seul ce qui est lointain nous charme et nous semble beau, et tous les plaisirs que j'appellerais poétiques consistent en la perception de ressemblances, de rapports et de réminiscences [*rimembranze*]. »⁴⁰ De même, commentant un vers de l'Arioste, « Il pin che *di lontan* veder *soleva* » (« Le pin que de loin il voyait d'habitude »), Leopardi observe encore : « De là vient l'effet produit par les mots *di lontan* unis à *soleva*, mot à la signification également vaste à cause de l'abondance des souvenirs qu'il renferme. Ôtez ces deux mots et ces idées, et l'effet de ce vers se perd [...]. »⁴¹ C'est aussi ce que rappellera Ungaretti dans son commentaire du célèbre *incipit* de l'*Infinito* (« Sempre caro mi fu *quest'ermo* colle, / E *questa* siepe, che da tanta parte / *Dell'ultimo orizzonte* il guardo esclude ») :

[...] par une distraction des yeux qui subitement ne voient plus les objets environnants ; mais les retrouvent avec stupeur, infiniment plus séduisants, dans l'esprit — ce qui est présent est imperceptiblement passé dans l'espace infini de l'absence, dans la mer où les poètes font si souvent naufrage : le *questo* — et même le *questo* de la *haie* — est devenu *quello*. *Questo* et *quello* viennent ainsi indiquer les alternances musicales d'une vision.⁴²

Leopardi est poète de Recanati, d'un *ici* qui se perd dans l'infini. C'est à Recanati qu'il en fait lui-même l'observation, le 1^{er} dimanche de l'Avent de l'année 1828 : « Pour l'homme sensible et imaginaire qui vit comme j'ai longtemps vécu, sans cesser de sentir et d'imaginer, le monde et ses objets sont en quelque sorte doubles. Lorsque ses yeux voient une tour, un paysage, lorsque ses oreilles entendent le son d'une cloche, il verra en même temps en imagination une autre tour, un autre paysage, il entendra un autre son. C'est dans cette seconde catégorie d'objets que réside toute la beauté, l'agrément des choses. »⁴³ Malgré son aversion pour le « bourg / Sauvage de [s]a naissance » (*Les souvenirs*), Leopardi ne compose en réalité qu'à Recanati, ou en revenant à Recanati.

39. Id., *Zibaldone*, 3 février 1829, § 4450.

40. *Ibid.*, « Recanati, 27 avril 1829 », § 4495. Il s'agit là du prélude aux *Souvenirs* (Recanati, août-septembre 1829) et au *Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*, commencé à Recanati en octobre 1829.

41. *Ibid.*, 25 septembre 1821, § 1789 ; la citation renvoie à l'*Orlando furioso*, I, 65.

42. G. Ungaretti, *Secondo discorso su Leopardi*, cit., p. 492.

43. G. Leopardi, *Zibaldone*, [Recanati], « 30 novembre, 1^{er} dimanche de l'Avent », 1828, § 4418.

nati ; de tous les *Canti* seuls font exception l'Épître au comte Carlo Pepoli, composé à Bologne en mars 1826, À *Silvia* et *Le renouveau*, composés à Pise en avril 1828, *La pensée dominante*, écrit sans doute à Florence, en 1831, et le groupe des derniers chants, composés après l'établissement définitif du poète à Naples (le cycle *Amour et mort*, *Gonzalve*, À *soi-même*, *Aspasie* ; *Sur le bas relief d'un tombeau antique* et *Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau* ; *Palinodie au marquis Gino Capponi* ; *Le coucher de la lune* et enfin *Le genêt*⁴⁴). Recanati est ce point mental d'équilibre entre l'« idylle » et la « désolation » que le mot *ermo* — précisément « quest'ermo colle » de l'*Infinito* — résume et définit comme emblème même de la poésie léopardienne :

Ajoutez à ce que j'ai dit ailleurs sur les mots *ermo*, *eremo*, *romito*, *hermite*, *hermitage*, *hermita*, etc., tous construits sur le grec ἔρημος, l'espagnol *ermo*, et *eramar* (avec *ermador*, etc.) qui signifie *désoler*, *dévaster*, précisément comme le grec ἐρημώω. [...] Ces mots et d'autres semblables sont tous poétiques par l'infinité et la vastitude de l'idée, etc., etc. Ainsi la nuit déserte et autres images de *solitude*, de *silence*, etc.⁴⁵

De l'*Infini* au *Genêt*, une unique « vastitude » s'étend : cette solitude *erma* du *Waste Land*⁴⁶, de la terre désolée, dévastée ; ces « erme contrade » où seule siège, « Satisfait[e] des déserts », la « lente fleur de genêt » ; là où tout sera silence — « Passent peuples et langues » —, et où restera, unique, cette trace d'innocence : « E piegherai / Sotto il fascio mortal non renitente / Il tuo capo innocente », inclination et consentement à la *pure perte*, de soi et de toute la création ; pour que cette contemplation soit si éperdue que seule demeure la pure voix :

Sovente in queste rive,	Souvent, parmi ces rives
Che, <i>desolate</i> , a bruno	Désolées qu'assombrit
Veste il flutto indurato, e par che ondeggi,	Le flot de pierre — et l'on dirait qu'il ondoie,
Seggo la notte ; e sulla mesta <i>landa</i>	Je m'arrête la nuit ; et sur la triste lande,
<i>In purissimo azzurro</i>	Dans le très pur azur,
Veggo dall'alto fiammeggiar le stelle	Je vois flamber tout là-haut les étoiles ⁴⁷ .

3. Les Petites Œuvres morales

Peu avant que Leopardi publie un “premier essai”, en 1826, de ses *Petites Œuvres morales*⁴⁸, une longue et profonde argumentation du *Zibaldone*, d'avril

44. Même *Le passereau solitaire*, dont la datation est incertaine et qui apparaît seulement pour la première fois dans l'édition Starita des *Canti* (Naples, 1835), relève d'une exquise mémoire de Recanati : « D'en haut du faite de l'antique tour, / Passereau solitaire, vers la plaine / Tu vas chantant jusqu'à la mort du jour, / Et l'harmonie se perd dans la vallée. »

45. Id., *Zibaldone*, 3 octobre 1822, § 2629.

46. D'après le titre, et le sens, très proche du sens léopardien, de l'œuvre de T.S. Eliot.

47. G. Leopardi, *La ginestra*, v. 158-163 ; je souligne (trad. franç., *Le genêt*, in *Chant. Canti*, cit.).

48. « Delle Operette morali del conte G. Leopardi / Primo saggio », dans *Antologia*, LXI, janvier 1826. Le fascicule contenait les trois dialogues suivants : *Dialogo di Timandro e di Eleandro*, *Dialogo di Cristoforo Colombo e di Pietro Gutierrez* et *Dialogo di Torquato Tasso e del suo Genio familiare*.

1825, recueille et résume ce que sera la “philosophie” de l’œuvre, qui paraîtra en 1827 et sera complétée⁴⁹ en 1834 :

Le but de la nature universelle est bien plutôt la vie de l’univers, laquelle consiste à la fois en la production, la conservation et la destruction de ses composantes. Par conséquent, la destruction de chaque animal entre dans les objectifs de ladite nature au moins autant que sa conservation ; beaucoup plus même que sa conservation, dans la mesure où l’on constate que les forces qui concourent à la destruction de chaque animal sont bien plus nombreuses que celles qui favorisent sa conservation, et où, par nature, le déclin, la dégradation, le vieillissement (qui commence chez l’homme dès avant l’âge de trente ans) occupent dans la vie de l’animal un plus grand espace que toutes les autres périodes de la vie réunies (voir le *Dialogue de la nature et d’un Islandais* et le *Cantique du coq sauvage*), et ce indépendamment de toute action extérieure. Dans la mesure enfin où la longévité d’un animal — le temps de sa conservation — n’est rien par rapport à l’éternité de son non-être, conséquence et, pour ainsi dire, durée de sa destruction. [...]

Que le but naturel de l’animal ne soit pas directement ou immédiatement, à savoir par lui-même, sa propre conservation, je l’ai montré dans le *Dialogue d’un physicien et d’un métaphysicien*. Naturellement et immédiatement, l’homme n’aime que son bien, et son plus grand bien ; et de même il ne fuit que son mal, et son plus grand mal, ou du moins celui qu’il tient pour tel. Si les hommes préfèrent la vie à tout et fuient la mort par-dessus tout, c’est uniquement dans la mesure où ils jugent que la vie est leur plus grand bien [...] et la mort leur plus grand mal. Ainsi, l’amour de la vie, le souci de sa propre conservation, la haine de la mort, le soin qu’il met à la fuir, la crainte qu’elle lui inspire et que lui inspirent les périls mortels, ne sont pas chez l’homme l’effet d’une tendance immédiate de la nature, mais celui d’un raisonnement, d’un jugement préliminaire, sur lequel se fondent cet amour et cette aversion. Par conséquent l’une comme l’autre n’ont, chez l’homme, comme principe naturel et inné que l’amour de son propre bien, c’est-à-dire de son bonheur, et donc du plaisir, principe dont découlent de la même manière tous ses autres actes et sentiments. (Et ce que je dis là de l’homme doit s’entendre de tous les êtres vivants.)⁵⁰

Quelques jours plus tard, Leopardi complétera ce tableau en rappelant la *souffrance* universelle de toute espèce vivante, « imperfection [...] de l’ordre universel », entièrement vouée au non-être :

Toute la nature est insensible, à l’exception des animaux. Ceux-là seuls sont malheureux : pour eux, le non-être est préférable à l’être, ou, si l’on veut, mieux vaut ne pas vivre, plutôt que vivre. [...] Toute la nature et l’ordre éternel des choses ne tendent en aucune manière au bonheur des êtres sensibles ou des animaux ; ils y sont même opposés. [...] Les êtres sensibles sont par nature des êtres *souffrants*, une part nécessairement *souffrante* de l’univers. Certes, ils existent et leurs espèces se perpétuent, mais il ne faut voir en

49. Les *Operette morali* furent publiées chez Antonio Fortunato Stella, en juin 1827, à Milan. Elles furent rééditées chez Guglielmo Piatti, à Florence, en 1834, avec ajout de deux nouveaux dialogues : *Dialogo d’un Venditore d’almanacchi e di un passeggero* et *Dialogo di Tristano e d’un Amico*. L’édition que Leopardi entendait faire traduire en français est toutefois celle préparée pour Saverio Starita (Naples, 1835).

50. G. Leopardi, *Zibaldone*, 5-6 avril 1825, § 4130-4132.

eux qu'un anneau de la grande chaîne des êtres⁵¹, nécessaire à l'ordre et à l'existence de cet univers, auquel le préjudice qui les frappe est utile puisque leur existence, étant essentiellement une *souffrance*, leur est préjudiciable. Par conséquent, la nécessité dans laquelle ils se trouvent est une imperfection de la nature et de l'ordre universel, une imperfection essentielle et éternelle, et qui n'a rien d'accidentel [...].⁵²

Le problème du vivant et de l'homme dans la création n'est donc de nature ni "économique" ni politique ; c'est un drame typiquement métaphysique, une tragédie dans l'ordre de l'univers, qui — par cette anomalie originelle — innerve toute la société, épiphanie ultime et présente de la négativité, système qui, par vertu de la raison, en même temps que les préjugés, détruit aussi les illusions, et laisse l'homme dans la pure nudité d'une condition sans espoir, où « vivre et être malheureux sont presque synonymes (3 mai 1825, fête de la découverte de la Sainte-Croix) » (*Zibaldone*, § 4137) :

Aujourd'hui plus que jamais, la société contient des germes de destruction et des traits incompatibles avec sa conservation et son existence, qu'elle doit principalement à la connaissance du vrai et à la philosophie. Celle-ci n'a guère fait autre chose, surtout auprès du plus grand nombre, qu'enseigner et établir des vérités négatives, c'est-à-dire détruire les préjugés ; elle s'est contentée de supprimer, sans rien donner (*Zibaldone*, 18 avril 1825, § 4135).

Une immense arène de destruction, que la pensée rend évidente, telle est la scène des *Petites Œuvres morales*, qui trouvent leur résumé dans la question sans réponse qu'adresse l'Islandais à la nature : « *La nature*. — Évidemment, tu ne t'es pas aperçu que la vie dans l'univers n'est qu'un perpétuel circuit de production et de destruction, et que ces moments restent unis entre eux de façon que l'un serve continuellement à l'autre et à la conservation du monde. [...] / *L'Islandais*. — Tous les philosophes en disent autant. Mais puisque tout ce qui est détruit souffre, et que ce qui détruit ne jouit même pas et se voit bientôt détruit à son tour, dis-moi ce qu'aucun philosophe n'a jamais su me dire ; qui jouit, qui profite de cet univers d'infortune, dont la vie ne se maintient qu'au prix des souffrances et de la mort de tout ce qui le compose ? »

À cette question seules sauront répondre les momies inertes, le *Chœur des morts dans le cabinet de Frédéric Ruysch* : « Seule éternelle au monde, vers quoi tourne / Toute chose créée, / Ô Mort, en toi repose / Notre nature nue » (*Dialogue de Frédéric Ruysch et de ses momies*).

Ce n'est pas seulement l'humanité, mais la création elle-même qui s'effondre. Il ne s'agit pas seulement du "retournement" lucrétien des atomes et du temps

51. Leopardi rappelle ici un grand mythe, celui de la "science des signatures", liaisons internes entre tous les êtres, développé à la fin du XVI^e siècle par Giordano Bruno, Oswald Croll et d'autres, et repris à l'âge romantique ; voir, sur ce point, l'essai d'Arthur O. Lovejoy, *The Great Chain of being*, (1933), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1936.

52. G. Leopardi, *Zibaldone*, 9 avril 1825, § 4133-4134. Une réflexion analogue — toujours à propos du *Dialogue de la nature et d'un Islandais* — apparaît déjà l'année précédente dans le *Zibaldone* (3 juin 1824, § 4099-4101).

de forme en forme, mais d'une "chute des mondes", celle propre à l'Apocalypse⁵³ et à Sénèque⁵⁴, et que la science renouvelle désormais dans les théories astronomiques de Joseph Jérôme de La Lande⁵⁵ — souvent cité dans la *Storia dell'Astronomia* de Leopardi à propos de la pluralité des mondes⁵⁶ —, une "précipitation" sans fin dans l'inconnu :

Entre-temps, on commença à vraiment suspecter que la terre, et avec elle le monde entier, était continuellement en train de tomber et se précipitait à grande vitesse par les voies interminables de l'espace, sans que les hommes pussent s'apercevoir en aucune manière de cette chute du monde, tout se mouvant ensemble dans une même direction et l'ordre des choses n'étant aucunement dérangé ; ne rencontrant, en outre, dans l'infini aucun objet nouveau et visible qui eût pu faire savoir que l'univers changeait sans cesse de lieu. [...] M. de La Lande a en quelque sorte renouvelé une idée ancienne, dont parle Sénèque, en supposant que le soleil, avec la terre, avec les planètes, avec les comètes, bref avec tout le système solaire, avance dans les immensités des espaces célestes vers un quelque part qu'il n'a osé déterminer.⁵⁷

La poésie léopardienne est celle, cosmique, de la "perte" infinie : « Il y eut cependant, dans l'éternité immense, une infinité de mondes qui durèrent quelque temps, et ont fini par disparaître ; les espèces et les genres qui les composaient se perdirent dans les bouleversements de la matière » (*Fragment apocryphe de Straton de Lampsaque*) ; elle est, avec la *Divine Comédie*, avec le *Mondo creato* du Tasse, l'unique poésie et contemplation métaphysique de la littérature italienne, que peut-être seuls les *Cosmicomics* et le *Palomar* d'Italo Calvino sauront renouveler, dans ce même inextricable enchevêtrement de tragédie et de grotesque, de mode et de mort, qu'est l'existence humaine au sein de la démesure des mondes : « *La mode*. — [...] En outre, j'ai institué dans la société de telles règles et de telles mœurs que la vie même, tant à l'égard du corps qu'à celui de l'âme, est plus morte que vive ; si bien qu'en vérité l'on peut dire de ce siècle qu'il est le siècle de la mort » (*Dialogue de la mode et de la mort*). Né pour évoquer les mythes des origines, de la Genèse et de l'enfance du monde,

53. « Et les astres du ciel s'abattirent sur la terre comme les figes avortées que projette un figuier tordu par la tempête, et le ciel disparut comme un livre qu'on roule, et les monts et les îles s'arrachèrent de leur place » (*Apocalypse*, VI, 13-14).

54. Sénèque, *Naturales quaestiones*, lib. VII, cap. 14. Leopardi traduit ici exactement à partir de Sénèque : « [dicunt] mundum ferri per immensum, et cadere quidem, sed non apparere an cadat : quia praecipitatio eius aeterna est, nihil habens novissimum, in quod incurrat. [...] Fertur, inquit, semper : sed non apparet an cadat, quia infinitum est in quod cadit ».

55. Dans la Table des *Opere delle quali si è fatto uso nello scrivere la storia della astronomia*, placée à la fin de sa *Storia dell'Astronomia*, Leopardi rappelle l'*Abbrégé d'Astronomie*, 1774, de J.J. de La Lande ; l'ouvrage fut traduit en italien et connut un large succès : *Compendio d'astronomia colle tavole astronomiche*, Padoue, 1777 et 1796. Leopardi se servit également du *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, de 1764, et probablement de la *Bibliographie astronomique avec l'histoire de l'astronomie depuis 1781 jusqu'à 1802*, de 1803.

56. Il s'agit du très beau passage dans lequel Leopardi, unissant la vision des myriades d'étoiles proposée par Joseph de La Lande à la paraphrase de la *Nuit XXI*, sur la "pluralité des mondes", tirée des *Nuits* d'Edward Young, compose l'une des pages les plus intenses de sa *Storia dell'Astronomia* (éd. Flora, II, 814-815), très proche des interrogations du *Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*.

57. Id., *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, XII : « Della terra » (éd. Flora, II, pp. 352-353).

Leopardi sera le poète de la première des quatre fins de l'homme — la Mort —, les trois autres (Jugement, Enfer et Paradis) ayant déjà été endurées et déchues durant cette brève vie de misère : « Sans espoir et ne trouvant aucune fin acceptable pour leurs entreprises et pour leurs efforts, ils finiront par négliger puis par détester non seulement toute action d'envergure, mais aussi toute forme d'activité pratique au point que la condition normale des vivants ne se distinguera plus guère de celle des morts » (*Histoire du genre humain*)⁵⁸.

4. Un livre d'heures : le *Zibaldone*

Entre Journal, livre d'heures et méditation sur sa vie, le *Zibaldone* de Leopardi a été lu et peut être lu⁵⁹ selon plusieurs points de vue : fabrique lexicale, répertoire de linguistique comparée, essai philosophique ou mémorial autobiographique. Les deux perspectives, celle chronologique d'un journal d'observations d'ordre moral et philosophique, presque tel un "spicilège" à la Montesquieu, et celle thématique d'un projet de grand *moraliste*, désireux d'influer sur les sentiments et les passions, sur la vie spéculative et sociale de l'homme de son temps (comme le révèlent les *polizzine* du *Zibaldone*), doivent être appréhendées ensemble, comme un examen synchronique *ad intus* et *ad extra*, dans l'ondeoement incertain entre projet de connaissance de soi et pensée du monde en tant que cosmogonie, origine et présent de la personne et de l'espèce humaine.

Commencé dans l'été 1817, par un passage qu'il est facile de rattacher aux *Souvenirs d'enfance et d'adolescence*, le *Zibaldone* se poursuivra jusqu'au 4 décembre 1832, manuscrit de 4526 feuillets, resté inédit jusqu'à sa publication posthume (pour le centenaire de la naissance de Leopardi) par une Commission présidée par Giosue Carducci (Florence, Le Monnier, 1898, 7 vol.). Sans être certes défini — suivant une formule léopardienne — comme un recueil de « Mémoires secrets »⁶⁰, il sera un réceptacle de réflexions et de citations, d'exercices étymologiques, d'observations grammaticales et stylistiques, un réservoir de philosophie et de poésie. Si Manzoni voulut maintenir unies poésie et histoire, tant dans le roman que dans les tragédies, Leopardi posera comme étant premier et essentiel le rapport entre philosophie et poésie, le monde des universaux que l'une pense et l'autre évoque, que l'une définit et l'autre dépeint.

Il ne s'agit pas seulement d'un laboratoire d'ébauches, mais d'une réserve prête à être utilisée à l'intérieur d'un projet de "philosophie morale" qui de plus

58. Laudomie, ville des vivants, des morts et de ceux qui ne sont pas nés, ne sera pas différente (« Pour se rassurer, la Laudomie vivante a besoin de chercher dans la Laudomie des morts l'explication d'elle-même ») dans *Les Villes invisibles* de Calvino (trad. franç. de J. Thibaudeau, Paris, Seuil, 1974, pp. 162-165).

59. « *Lo Zibaldone* » *cento anni dopo. Composizione, edizioni, temi*, Actes du X^e Colloque international d'études léopardiennes (Recanati-Portorecanati, 14-19 septembre 1998), par R. Garbuglia, Florence, Olschki, 2001, 2 t. de 904 p.

60. « Les Grecs eurent également des livres de *Mémoires secrets*. Tels sont les *Anecdotes* ou *Histoires secrètes* de Procope [...] » (*Zibaldone*, 4 avril 1829, § 4483).

en plus prend corps et devient urgence, jusqu'à la lettre du 13 septembre 1826, que Leopardi adresse à l'éditeur Antonio Fortunato Stella, et dans laquelle déjà se fait jour un dessein mûri de *Dictionnaire philosophique* :

Quant au Dictionnaire philosophique, je Vous avais écrit que j'avais rassemblé certains matériaux, ce qui est vrai ; mais le style, qui est la chose la plus difficile, y manque complètement, puisqu'ils ont été jetés sur le papier avec des mots et des phrases à peine intelligibles, sauf pour moi. En outre ils sont dispersés dans des milliers de pages, contenant mes pensées ; et pour pouvoir extraire celles qui appartiendraient à un article donné, il faudrait que je relise tout ce millier de pages ; puis, une fois repérées celles qui conviendraient, il faudrait que je les dispose, les mette au point etc., autant de choses que je ferai quand Vous jugerez bon que je m'applique à rédiger ce Dictionnaire.

En fait, quelques mois plus tard, Leopardi commence à préparer l'« Index de [s]on Zibaldone de pensées : commencé au onzième jour de juillet 1827, à Florence », tâche qu'il poursuivra jusqu'à la mi-octobre 1827, notant : « Ici se termine l'Index de ce *zibaldone di Pensieri* commencé le 11 juillet et achevé le 14 octobre 1827 à Florence. »⁶¹ Cet Index, analytique, est à son tour complété de l'Index synthétique, par sujets, que constituent les *Polizzine*, elles-mêmes regroupées en deux catégories essentielles, celles de philologie et de linguistique classique — « Continuatifs latins », « Diminutifs positifs », « Fréquentatifs et diminutifs », « Participes employés comme adjectifs », « Latine (langue). Observations grammaticales, archéologiques, etc. », « Romains. Latins. Langue, caractère, mœurs, etc., etc. » — et celles de philosophie, de morale et d'esthétique — « Perfectibilité ou perfection humaine », « Plaisir. Théorie du plaisir » ; et, à part, les thèmes non mentionnés dans l'Index de 1827, « De la nature des hommes et des choses », « Traité des passions, des qualités humaines, etc. », « Manuel de philosophie pratique », « Théorie des arts, lettres, etc. Partie spéculative », « Théorie des arts, lettres, etc. Partie pratique, historique, etc. », « Mémoires de ma vie »⁶². Nous disposons donc de deux possibilités de lecture du *Zibaldone* : l'une, chronologique, de 1817 à 1832, qui est très précieuse car elle permet de suivre l'entremêlement constant de la philosophie et de la poésie, des notes linguistiques et des choix stylistiques ; l'autre, thématique, qui nous restitue un Leopardi *moraliste*, dont les ambitions de lire le cosmos et la société ne sont pas moins grandes que celles du Tasse des *Dialogues*.

Mais quel aurait été l'*ordre* interne de ses projets ? Il suffit, pour modérer tout optimisme éventuel, de rappeler l'observation qu'aime à donner le poète

61. Id., *Zibaldone*, § 4295. On peut donc noter que la majeure partie du *Zibaldone* (à savoir 4 295 pages sur 4 526) est rédigée et mise en fiches (en vue de l'édition Stella) avant la fin du mois d'octobre 1827.

62. Ce sont précisément ces six rubriques qui ont été recomposées par Fabiana Cacciapuoti dans son édition thématique du *Zibaldone di pensieri* établie sur les *Index* léopardiens, édition en six tomes, préfacés par Antonio Prete : G. Leopardi, *Trattato delle passioni*, Rome, Donzelli, 1997 ; puis *Manuale di filosofia pratica*, 1998 ; *Della natura degli uomini e delle cose*, 1999 ; *Teorica delle arti, lettere ec. Parte speculativa*, 2000 ; *Teorica delle arti, lettere ec. Parte pratica, storica ec.*, 2002 ; et enfin *Memorie della mia vita*, 2003.

dans sa lettre à Colletta de mars 1829 : « Mais si j'avais assez de santé pour pouvoir les réaliser [*scil.* : ces projets], je choiserais alors ceux qui me plaisent le plus ; et les matériaux destinés aux projets qui ne seraient point exécutés entreraient en grande partie dans ceux que je mènerais à bonne fin. » La "mobilité" des fragments est donc encore très grande ; et du reste la proximité thématique d'essais tels que *Caratteri morali* et *Scienza del senso comune* justifierait déjà la plus ample fluctuation des "matériaux". C'est pourquoi Fabiana Cacciapuoti, qui a constamment sous les yeux, à la Bibliothèque Nationale de Naples, les papiers, les encres, les ratures, les renvois léopardiens, note que « ce n'est pas un hasard que le *Della natura degli uomini e delle cose* et la *Teorica delle arti, lettere. Parte speculativa* comptent 107 passages en commun ». Comment par conséquent faire la distinction ? Doit-on renoncer aux index thématiques pour suivre — ainsi que l'ont fait jusqu'à présent tous les éditeurs du *Zibaldone* — le seul critère chronologique, comme si ces pensées n'étaient rien d'autre qu'un riche "journal de philosophie et de philologie", partagé entre accumulation et *curiositas* ?

Leopardi, il est bon de le rappeler, n'est pas Pascal, qui tire un supplément de vérité de l'absence même de *dispositio* en laquelle il laisse ses *Pensées*, afin, pour ainsi dire, de souligner la vanité de tout "ordre humain" : « J'écrirai ici mes pensées sans ordre [...]. Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable. »⁶³ Leopardi, en revanche, affirme résolument, dès 1820, et après avoir, précisément la veille, examiné et discuté la prose de Pascal, que « l'amour de l'ordre, ou l'idée de la nécessité de l'ordre, autant dire de l'harmonie et de la convenance, est une idée innée, absolue, universelle, car elle est la base du raisonnement et le principe de la connaissance ou du jugement vrai ou faux » (§ 376-377). Et cet ordre se manifeste, avant tout, dans l'ascèse laïque quotidienne selon laquelle il répartit ses heures et thèmes de travail. Tandis que tintent les cloches du dimanche à Recanati, il s'adonne quant à lui, avec une régularité mélancolique et presque obsessionnelle, aux exercices d'étymologie, cherchant dans le dictionnaire ce "mémorial" que l'on célèbre juste à côté dans le sacrifice : ainsi sa lecture de l'*Encyclopédie méthodique*, sur la primauté de la langue grecque, le « 24 décembre 1828, veille de Noël » ; les « diminutifs positifs » compulsés, en espagnol et en français, le « 23 décembre 1824, avant-veille de Noël » ; ou bien ses réflexions sur la vie et les vivants le « 8 septembre 1823, fête de la Naissance de la Très Sainte Vierge Marie ». Jusqu'à une sorte de contrepoint — du reste très fréquent dans le *Zibaldone* — qu'il insinue et autorise entre la symbolique liturgique du rituel romain et ses observations morales ; telle la criante opposition entre la mémoire du vendredi saint, mémoire de la Passion soufferte pour tous les hommes, et le caractère ordinaire du commerce humain :

63. B. Pascal, *Pensées*, édition Chevalier, n° 71 ; in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1954, p. 1102.

Se voir dans un miroir et imaginer qu'il existe une autre créature semblable à soi excite chez l'animal une fureur, une agitation, une souffrance extrêmes. [...] Cette réaction se rencontre aussi chez nos enfants. Voir Roberti, *Lettere di un bambino di sedici mesi*⁶⁴ [Lettre d'un enfant de seize mois]. Ah ! le grand amour que la nature nous a donné pour nos semblables ! (Recanati, le 13 avril 1827, Vendredi Saint).⁶⁵

Comme aussi — cette fois en méditation syntone — la célébration de la « fête de la découverte de la Sainte-Croix » et la contemplation du malheur universel de l'homme : « il s'ensuit que non seulement les hommes et les animaux, mais tout ce qui peut être, n'est pas heureux, que le bonheur (qui par nature ne saurait être qu'un bien ou plutôt un plaisir infini) est par nature impossible, et que l'univers est, de par sa nature même, incapable de bonheur, bonheur qui n'est donc qu'un être de raison [*ente di ragione*] et un pur produit de l'imagination des hommes » (« 3 mai 1825, fête de la découverte de la Sainte-Croix », § 4137).

Ce consentement réfléchi du rythme du *Zibaldone* au calendrier liturgique — enregistré par le poète avec toujours plus d'obstination — renvoie à un principe plus profond que le simple respect de l'ancienne tradition du "livre d'heures" ; Leopardi voit en fait dans l'utilisation du calendrier liturgique des saints une référence plus haute, qui lui permet d'unir le modèle magnanime à la tradition populaire, le sublime à l'ordinaire, et qui est le secret le plus profond de toute poésie :

Magnifique institution que celle du christianisme, qui consacre chaque journée à la mémoire de l'un de ses héros, ou à l'un de ses moments marquants, en faisant célébrer solennellement par tout le monde ces journées liées au souvenir des fastes les plus importants de l'Église universelle, en particulier celles qui concernent un héros dont le souvenir se rattache à tel ou tel lieu en particulier, etc. etc. De là viennent les seules fêtes populaires que nous avons encore. Et l'influence de ces fêtes populaires sur les nations est considérable, elle se prête parfaitement aux calculs des politiques, est fort utile pour réveiller les esprits et les mener vers une idée de la gloire, grâce au souvenir, à la célébration publique et solennelle de ces grands exemples que l'on nous propose, etc. (3 août 1821, § 1438-1449).

Il est donc nécessaire que la tentative de restituer un ordre "thématique" au *Zibaldone* soit menée à partir des indications et des index léopardiens ; sans oublier néanmoins que la chronologie nous montre, à son degré le plus aigu, cet exercice spirituel, douloureux et quotidien, qui consiste à chercher dans l'unité des racines immémoriales du mot et du monde ce que le présent, considéré depuis le « bourg / Sauvage », enveloppe de solitude et de ténèbres : « Dans une petite ville, il n'y a pas d'amitié, mais des partis » (8 juillet 1829, § 4520). Écrivant de Florence, à Antonietta Tommasini, le 19 juin 1830, dans la lumière du solstice d'été, ainsi concluait-il : « je resterai à Florence tant que dureront

64. Il s'agit d'un apologue du jésuite Giambattista Roberti ; in *Opere*, Bassano, t. III, 1789. Cette édition en 14 volumes était présente dans la bibliothèque de Leopardi à Recanati.

65. G. Leopardi, *Zibaldone*, § 4280. Ce thème, central dans sa réflexion, Leopardi le réélabora dans ses *Pensées*, XLVIII.

mes quelques sous ; ensuite c'est l'horrible nuit de Recanati qui m'attend ». L'ordre thématique donne sens à l'argumentation léopardienne et en même temps enlève au *Zibaldone* la douleur retenue de cette "œuvre de la nuit", de la Passion du genre humain :

L'homme, comme les autres animaux, ne naît pas pour jouir de la vie, mais seulement pour la perpétuer, pour la transmettre à ceux qui lui succéderont, pour la conserver. [...] Affirmation effroyable, mais vraie, et qui est la conclusion de toute métaphysique. L'existence n'est rien pour l'existant, n'a pas plus pour but l'existant que son bonheur. [...] Bonheur qui n'existe nulle part au monde, ni pour les individus ni pour l'espèce.
(« Bologne, le 11 mars 1826, veille du dimanche de la Passion », § 4169).

La tension entre les deux parcours de lecture n'est cependant pas définitive, car dans le "système" léopardien ce qui est individuel peut également être affirmé à échelle universelle. De la sorte, à la fin du *Zibaldone*, le « Manuel de philosophie pratique » et les « Mémoires de ma vie » viendront en effet coïncider :

Manuel de philosophie pratique. Mémoires de ma vie. Les plaisirs [...] ne nous comblent que s'ils ont une fin située en dehors d'eux-mêmes. Il en est de même de la vie, si riche de plaisirs soit-elle, lorsqu'elle n'a pas une fin générale, etc. Pour vivre heureux, il faut donner un but à sa vie. (31 mai 1829, § 4518).

Peu auparavant, dans une lettre à Pietro Colletta de mars 1829 (déjà évoquée *supra*), Leopardi avait récapitulé ses intentions et suggéré les domaines prioritaires : « Le traité *De la nature des hommes et des choses* contiendrait la question des matières abstraites, des origines de la raison, des destins des hommes, du bonheur et autres choses de ce genre [...]. » Puis tout de suite, avec une sorte d'ironie maîtrisée, il ajoutait : « Suit la liste de mes châteaux en Espagne. *Histoire d'une âme*. [...] *Caractères moraux. Paradoxes*. [...] *Leçons, ou Cours, ou Science, du sens commun*. [...] *Parallèle entre les cinq langues dont se compose notre famille de langues cultivées* ; c'est-à-dire grecque, latine, italienne, française et espagnole. » En fait, une grande partie du *Zibaldone* est reconnaissable, répertoriale (et répertoriée par Leopardi) dans ces quelques lignes thématiques. Plus tard encore, à la fin du mois de juin 1836, veille de sa mort, vient se placer tel un sceau la lettre, déjà évoquée, à Charles Lebreton : « malgré le titre magnifique d'*opere* que mon libraire a cru devoir donner à son recueil, je n'ai jamais fait d'ouvrage, j'ai fait seulement des essais en comptant toujours préluder, mais ma carrière n'est pas allée plus loin ».

Mais Leopardi aurait-il vraiment voulu conclure ? Ou bien cette poésie de la « vaghezza » qui est la sienne ne requerrait-elle pas — pour rester ouverte à l'infini et « suprêmement poétique » — l'indéfini de l'allusion, du "prélude", de ce qui *précède* la fête ; comme dans *Le samedi du village*, selon une démarche philosophique qu'il trouvait chez Rousseau et consignait dans le *Zibaldone* à la fin du mois d'avril 1829, c'est-à-dire quelques mois seulement avant d'écrire ce

chant (septembre 1829) : « L'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. Rousseau, *Pensées*, I, 204 » (§ 4492).

Et, conjuguant plus étroitement *pensée* et *désir*, Leopardi observait quelques années auparavant : « Chaque moment est une pensée, et de même chaque moment est d'une certaine façon un acte de désir, un acte d'espérance, acte qui, bien qu'il puisse toujours se distinguer logiquement, ne fait généralement qu'un en pratique avec l'acte de désir, et l'espérance ne fait pour ainsi dire qu'un avec le désir, ou en est assurément inséparable » (« Bologne, 18 octobre 1825 », § 4146). Le *Zibaldone* est donc ce lieu extraordinaire où la pensée cumule les "raisons" au désir, où le déploiement de l'argumentation et du raisonnement n'est pas différent de la remarque analogique sur les sons et les racines des vocables, et suit un même ondoisement d'espérance et de désillusion : « *Rinfocolare. Razzare-Razzolare. Brancolare. Ruzzare-Ruzzolare* » (6 novembre 1825 ; § 4150), en un *tâtonnement* (un *brancolare*) entre les mots, entre les mémoires, qui est en même temps une manière de "définir en libérant" ; ainsi quelques lignes plus loin : « *Tratteggiare* fréquentatif. *Atteggiare. Tasteggiare. Aleggiate* », jusqu'à ce que le léger mouvement d'aile (l'*aleggiare*) se dilate en un son errant à jamais dans la mémoire humaine :

Dilatado pour *latus*, [...] comme *éloigné* pour *lontano* ; [...] *approfondi, élevé, prolongé, rembruni, azuré, raffiné* [...].

(Février 1826, § 4164).

Già tutta l'aria *imbruna*,
Torna *azzurro* il sereno, e tornan l'ombra
Giù da' colli e da' tetti,
Al biancheggiar della recente luna.
Il sabato del villaggio, 1829)

Ainsi termine le *Zibaldone*, dans ce mémorial liturgique de noms, éternel prélude d'un désir inatteignable :

Certaines idées, certaines images de choses singulièrement vagues, fantastiques, chimériques, impossibles, nous ravissent au plus haut point en poésie ou dans notre propre imaginaire parce qu'elles nous rappellent les plus lointains de nos souvenirs, ceux de notre enfance, lorsque ces idées, ces images et ces croyances nous étaient familières et coutumières. (21 mai 1829 ; § 4513).

Ici s'arrêtent tant de pages manuscrites, tant d'années de projets ; et parfois, comme en un certain jour lointain à Pise, la *Rue des remembrances* ressurgit, et alors des sons et des liturgies de l'enfance reviennent, et les anciens rites de la semaine sainte, dans la contemplation de la destruction du Corps divin, réaffleurent par ces souvenirs de *pietas* et de jeunesse, si "poétiques" : « Beaucoup d'expressions de l'Écriture nous paraissent très poétiques, et nous aimons à nous les répéter bien que nous ne sachions pas ce qu'elles signifient, ou plutôt quel rapport ces mots ont entre eux (comme *l'abomination de la désolation*, etc., etc.) : c'est à cause de ce caractère vague que nous ne saurions pas préciser à

nous-mêmes, ne comprenant que confusément et d'une manière très générale ce qu'ils veulent dire » (« 19 avril, Pâques [1829] », § 4490).

Au cœur de la désolation de la raison, voilà que renaît « confusément » le “vague” du mystère : « *Vagheggiare*, verbe sublime » (juillet-août 1827, § 4287).

Et « ...vagando stanno » (§ 2374)

Leopardi avait commencé le *Zibaldone* au moment même où il sentait s'épuiser la période de ses compositions livrées à son « imagination », au retour à l'enfance et à l'enfance du monde. La crise mûrit en 1819, alors que viennent d'être édités ses deux premiers chants (*All'Italia* et *Sopra il monumento di Dante*, Rome, Bourlié, 1818) et qu'il a déjà terminé, en 1816, la *Cantica* (soit le poème *L'Appressamento della morte*), dans laquelle se dessine un congé précoce :

O dolci studi o care muse, addio.	Ô douces études, ô chères muses, adieu.
Addio speranze, addio vago conforto	Adieu espérances, adieu doux réconfort
Del poco viver mio che già trapassa :	De mon peu de vie qui déjà trépassé :
Itene ad altri pur com' i' sia morto.	Allez à d'autres comme si j'étais mort.

(Canto V).

Commençait donc une eschatologique “origine de la fin”, une méditation mêlant étroitement philosophie et poésie, dont le *Zibaldone* fut la fabrique. Les fruits de ce lien plus profond entre “philosophie de l'histoire” et “moi lyrique” seront les deux chants de 1822, *Aux printemps ou des mythes antiques* et *l'Hymne aux patriarches ou des origines du genre humain*. Au cours de ces mêmes mois, le *Zibaldone* sera chargé de recueillir — rubrique pour sa composition et pour notre congé — le sens héraldique de ce “retour”, l'immuable lapidaire d'éternité dans lequel repose une parole libérée du temps. Les idées, revenant à l'origine, trouvent finalement la pureté du *gisement* et de la *vaghezza*, « comme des pierres précieuses sur une bague » : « Les idées s'enchâssent et se lient aux mots comme des pierres précieuses sur une bague, ou mieux, elles s'incarnent, comme l'âme dans le corps, ne faisant qu'un avec les mots. Les idées sont ainsi inséparables des mots » (27 juillet 1822, § 2584).

Activités du Professeur

2005-2006

PUBLICATIONS

Livres

— J.-B. Bossuet, *Sur les Anges Gardiens. Sermon*, par C. Ossola, Paris, Payot & Rivages, 2005 [Préface, pp. 7-45].

— *Pétrarque et l'Europe*, Actes du Colloque réuni par l'Institut d'Études Littéraires du Collège de France, 22-23 juin 2004, sous la direction de C. Ossola, Grenoble, Jérôme Millon, 2006 [C. Ossola, *Avant-propos*, pp. 7-10 ; et *Présence de Pétrarque*, pp. 133-171].

— Apulée, *Éros et Psyché*, Paris, Payot & Rivages, 2006 [C. Ossola, *Préface*, pp. 7-40].

— *De Florence à Venise. Hommage à Christian Béc*, sous la direction de F. Livi et C. Ossola, Paris, PUPS, 2006 [C. Ossola, *Dante, poète européen (XIX^e et XX^e siècles)*, pp. 477-512].

Articles et essais

— F. Petrarca, *Canzoniere*, par S. Stroppa ; Introduction de C. Ossola, *Petrarca, pellegrino della memoria*, Turin-Rome, Einaudi et « La Repubblica », 2005, pp. IX-XXVI.

— « Vittore Branca : "creatura lodante" nella religione del vero », in *Lettere Italiane*, LVII, 2005, fasc. 4, pp. 572-599.

— *Caminos de la mística : siglos XVII-XX*, in *Mística y creación en el siglo XX*, par V. Cirlot et A. Vega, Barcelona, Herder, 2006, pp. 13-62.

— M. de Certeau, *Fábula mística*, trad. esp. de L. Collel Aparicio ; *Epílogo* de C. Ossola, Madrid, Siruela, 2006, p. 349-378.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Colloque

Le 30 novembre 2005 et le 3 mars 2006, *Colloque Leopardi* avec les participations suivantes :

— 30 novembre 2005, Mme Fabiana Cacciapuoti, Bibliothèque Nationale de Naples : *L'écriture du Zibaldone : du fragment au système*.

— 3 mars 2006, M. Antonio Prete, Université de Sienne : *La pensée de la poésie dans le Zibaldone de Leopardi*.

— 3 mars 2006, *Présence de l'œuvre de Giacomo Leopardi*, Colloque dirigé par Carlo Ossola, avec Yves Bonnefoy (Collège de France), Antonio Prete (Uni-

versité de Sienna), Monique Baccelli (Paris), Fabiana Cacciapuoti (Bibliothèque Nationale de Naples), Gérard Berréby (Paris), Carmine Donzelli (Rome).

Professeur invité

M. Luciano CANFORA (Université de Bari) a donné quatre conférences, du 4 au 23 mai 2006 sur le sujet suivant : *Prestige de Cicéron et mythe de Spartacus : réception médiévale et romantique*.

1. *La réception de Cicéron dans l'antiquité tardive et au Moyen Âge*
2. *L'image de Cicéron en Allemagne au XIX^e siècle*.
3. *Leopardi et Niebuhr : remarques autour de l'historiographie grecque*.
4. *Le mythe de Spartacus, vu par Marx et Mommsen*.

Séminaires

— Les 14 et 15 novembre 2005, Florence : Université de Paris IV-Sorbonne, Collège de France — Chaire de Littératures modernes de l'Europe néolatine, Università di Firenze : « V^e Journée Jeunes Chercheurs » : *Le mélange des genres littéraires*, avec les participations suivantes :

— Marie-Madeleine Martinet, Paris-Sorbonne ; Jean-Pierre Etievre, Paris-Sorbonne ; Andrea Valentini, Collège de France ; Marco Villoresi, Florence ; Marco Maggi, Collège de France ; Caroline Pascal, Paris-Sorbonne ; Bérénice Vila-Baudry, Paris-Sorbonne ; Aurélie Gendrat-Claudet, Toulouse-Le Mirail ; Chiara Biagioli, Florence ; Gino Tellini, Florence ; Irene Gambacorti, Florence ; Paul-André Claudet, Paris-Sorbonne ; Caroline Zekri, Paris-Sorbonne.

— Le 6 avril 2006, M. Giorgio Ficara (Université de Turin) : « *Dove vai, bellissima donzella ?* » *Une théorie de l'abandon (Leopardi, Chants XXX-XXXI)*.

— Le 4 mai 2006, Mme Christine Jacquet-Pfau (Collège de France) : *Moder- nité de Leopardi : De la particularité des langues aux européanimes ; des archaïsmes aux néologismes*.

— Le 4 mai 2006, Mme Eurydice Fournier de Rocques et M. Jean-Philippe Fournier de Rocques (Paris) : *Leopardi et le dialogue des poètes dans le silence de la nuit et l'apostrophe du sépulcre*.

— Le 18 mai 2006, M. Francisco Jarauta (Université de Murcia) : *Leopardi et l'âme héroïque du Romantisme*.

Conférences Collège de France / Aubervilliers

Le 5 juin 2006, M. André Miquel (Collège de France) a donné la conférence d'ouverture à Aubervilliers : *Les mille et une nuits*, suivie d'un concert par Amandine Beyer, violon et Laurence Beyer, piano. Avec le soutien de la Fondation Hugot du Collège de France.

Travaux scientifiques des collaborateurs

— **Christine Jacquet-Pfau**, Maître de conférences au Collège de France.

Articles

— « Naissance d'un projet lexicographique à la fin du XIX^e siècle : *La Grande Encyclopédie, par une société de savants et de gens de lettres* », in Jean Pruvost (dir.), *Aspects de la métalexicographie du XVII^e au XXI^e siècles, Cahiers de lexicologie*, n° 88, fasc. 1, 2006, pp. 97-111.

— « Un auditeur insolite au Collège de France : Pierre Larousse », *La Lettre du Collège de France*, n° 18, 2006, pp. 36-39.

— « Histoire d'une institution à travers le *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse : le Collège de France », in Jean Pruvost et Micheline Guilpain (dir.), *Pierre Larousse et l'art : de la littérature à la gastronomie. Actes du 2^e Colloque Pierre Larousse, Toucy, 16-17 mai 2003*, Association Pierre Larousse, CD-ROM, 2006.

— **Riccardo Donati**, Université de Florence, Boursier Compagnia di San Paolo — Collège de France :

— *Note su Manzoni e la Controriforma. Un omaggio ad Angelo Marchese*, dans « Resine. Quaderni Liguri di Cultura », XXVII, 105, Ottobre 2005, pp. 85-93.

— *Il Bigongiari di Adelia Noferi tra « auctor » e « lector »*, dans « Ermeneutica Letteraria », I-2005, Pisa-Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, pp. 175-180.

— Giammaria Ortes, *Saggio della filosofia degli antichi, esposto in versi per musica*, a cura di Riccardo Donati, Genova, San Marco de' Giustiniani [sous presse].

— Piero Bigongiari, *La Donna Miriade (romanzo mancato) 1939-1940 con il testo inedito La Capra*, Introduzione, edizione critica e commento al testo a cura di Riccardo Donati [à paraître].

— **Sara Guindani**, Université de Milan, Boursière Compagnia di San Paolo — Collège de France :

— *La stereoscopio di Proust. Fotografia, pittura e fantasmagoria nella Recherche*, Mimesis Edizioni, Milano 2005.

— A. Chastel, *Nicolas de Staël. La vertigine del visibile*, sous la direction de S. Guindani et M. Vozza, traduit du français par S. Guindani, Ananke, Torino 2005.

— « L'image de soi : autoportrait et image au miroir », *Images, formes et déformations*, publication de la Faculté de philosophie de l'Université de Lyon, Lyon 2005, pp. 84-94.

— « Il riconoscimento amoroso in Proust. Per una rivisitazione del mito dell'amore platonico », *L'amore al tempo del nichilismo*, Mimesis Edizioni, Milano 2005, pp. 98-105.

— « Jacques Derrida. *Memorie di cieco. L'autoritratto e altre rovine* », *Studi di Estetica*, 32, Bologna 2005.

— **Valeria Merola**, Université de Rome, Boursière Compagnia di San Paolo — Collège de France :

— *Sull'Ippolito di Emanuele Tesauro*, dans « Lettere italiane » II, 2006.

— *Pirandello non conclude : I Giganti della montagna*, dans « Rivista di letteratura italiana » II, 2006.

— *Il piacere obliquo e la meraviglia*, dans *Ludovico Castelvetro*, Actes du Colloque (Rome, octobre 2005), éd. R. Gigliucci, Bulzoni, Roma, sous presse.

— *Emanuele Tesauro e il principe Tommaso : il panegirico l'Heroe*, dans les Actes du Colloque *La littérature et l'histoire* (Rimini, septembre 2005), sous presse.